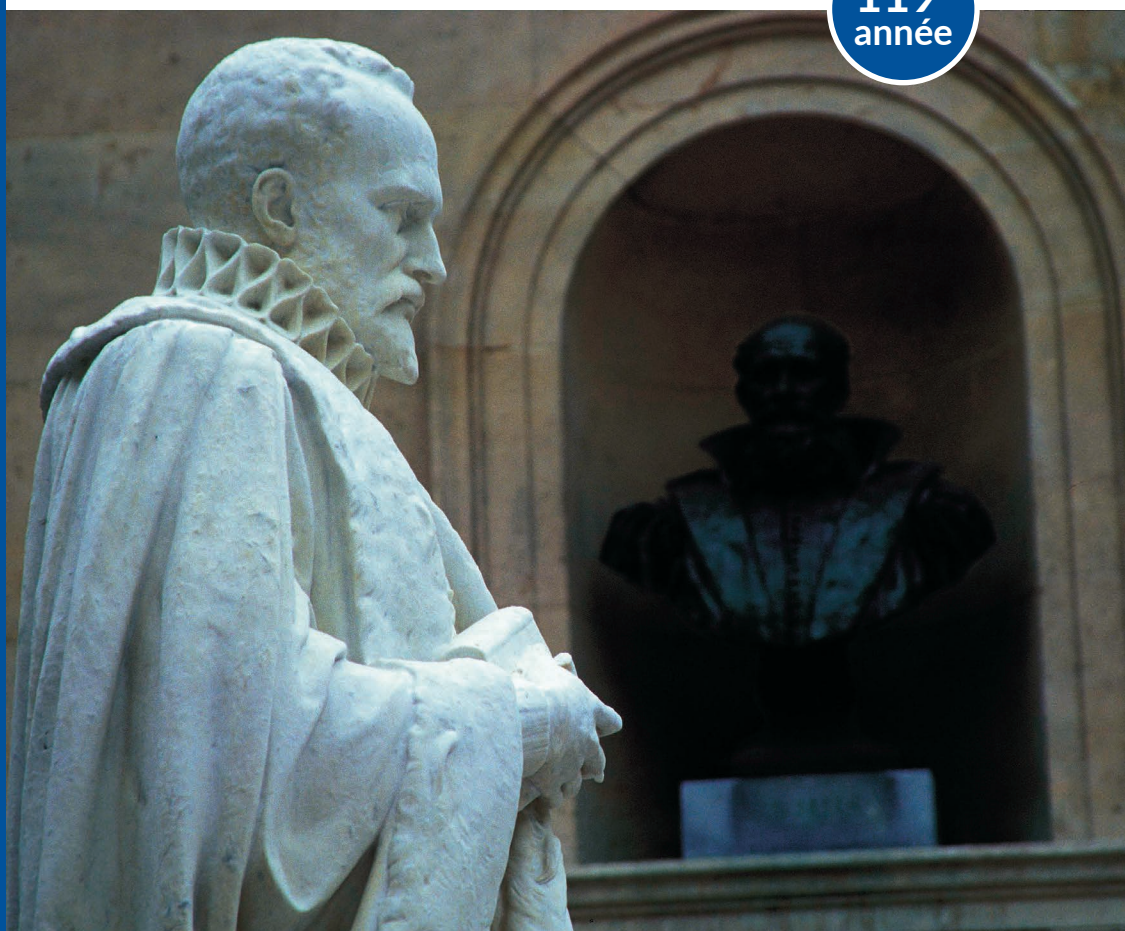


ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2018 - 2019

Résumé des cours et travaux

119^e
année



COLLÈGE
DE FRANCE
—1530—

MÉTAPHYSIQUE ET PHILOSOPHIE DE LA CONNAISSANCE

Claudine TIERCELIN

Professeur au Collège de France,
membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques)

Mots-clés : métaphysique, connaissance, sémiotique, ontologie

Les cours sont disponibles en audio et vidéo sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2018-2019.htm>), ainsi que le séminaire-colloque « Les principes métaphysiques » (<https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2018-2019.htm>).

ENSEIGNEMENT

SÉMIOTIQUE ET ONTOLOGIE

Introduction

Le cours 2018-2019 s'est inscrit dans le cadre (qui se poursuivra en 2019-2020) d'un examen des liens entre l'ontologie et la sémiotique. Il s'est agi de montrer comment, face à nombre d'impasses où nous ont menés, au XX^e siècle, divers « tournants » (linguistique, cognitif, etc.), on peut aujourd'hui prendre au sérieux le projet d'une ontologie simultanément sémiotique et réaliste, en soulignant qu'une réflexion sur le langage, mais beaucoup plus généralement sur les signes et sur les liens qu'ils tissent avec l'esprit et le monde, n'est pas nécessairement tributaire d'une métaphysique nominaliste. Au contraire, on peut s'inscrire dans une perspective logique, épistémologique et réaliste, comme en témoigne, au début du XX^e siècle, le projet systématique entrepris par Charles Sanders Peirce : celui

d'une authentique sémiotique philosophique. Pour ce faire, on s'est employé, cette année, à faire d'abord retour sur nombre de questions et d'auteurs qui, dans l'Antiquité (Platon, Aristote), au Moyen Âge (Abélard, Ockham, ou les modistes) puis à l'époque moderne (Berkeley), ont eux aussi tenté, avec plus ou moins de bonheur, de se livrer à l'exercice. Il s'agira, l'an prochain, de poursuivre ce parcours historique, avant d'examiner les grandes lignes de la sémiotique réaliste peircienne, puis de montrer comment une telle ontologie sémiotique réaliste a pu servir d'inspiration au XX^e siècle chez nombre d'auteurs (Morris, Millikan, ou encore Dretske), tout en étant proche, à maints égards, de certains courants de la phénoménologie (Bühler, Brentano, Marty, Stumpf). Plus généralement, il s'agit d'expliquer pourquoi une telle réflexion peut nous servir de guide aujourd'hui pour faire face aux défis qui se présentent à nous, si nous voulons pouvoir mieux comprendre ce que les philosophes s'efforcent depuis toujours de faire : articuler les trois sommets de ce fameux « triangle » que sont : les mots, la pensée et le monde.

Cours 1 – Les divers tournants « linguistique » et « cognitif » du xx^e siècle, leurs impasses, et l'ébauche d'une réponse dans les termes de la sémiotique ontologique et réaliste peircienne

12 mars 2019¹

On a rappelé, dans le premier cours, les impasses auxquelles nous ont acculés au XX^e siècle certains « tournants », notamment les tournants linguistique (sémiologie, structuralisme, philosophie du langage, phénoménologie) et cognitif, avant d'indiquer les trois problèmes majeurs que nous devons affronter : 1) celui de la relation du langage au monde ; 2) celui de la relation de notre esprit au monde, notamment en tant que cet esprit *perçoit* le monde ; 3) celui enfin de la relation du langage et des signes avec l'*action* humaine. On a précisé le but de ces leçons : il ne s'agit pas de passer en revue les diverses orientations de la réflexion contemporaine sur le langage ni, plus généralement encore, sur ce vaste territoire désormais balisé par les *signes*, mais de montrer comment, sur la base de ces trois propositions et en privilégiant certaines approches qui, historiquement, peuvent apparaître comme des antécédents de la sémiotique ontologique et réaliste déployée avec une amplitude à ce jour inégalée par Charles Sanders Peirce, il devient possible de dégager une perspective originale sur les relations qu'entretiennent l'esprit, les signes et le monde.

On a terminé la leçon en donnant quelques indications sur la manière dont le métaphysicien et sémioticien de Milford envisageait, non sans une certaine systématisme, à la fin du XIX^e siècle et au tout début du XX^e siècle, un projet de ce type, dont on verra, par la suite, comment et pourquoi il a pu inspirer nombre d'auteurs et peut encore aujourd'hui servir de guide. On s'est notamment arrêté, pour finir, sur l'apport extraordinaire qu'avait constitué, pour sa réflexion sur les signes et sur l'ontologie, la triple lecture de Kant, de George Boole, mais plus encore, des médiévaux (notamment d'Ockham et de Duns Scot).

1. Voir : <https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2019-03-12-10h00.htm>.

**Cours 2 – Que connaître les noms, ce n'est pas connaître les choses.
Cratyle ou entre les regrets et le surgissement d'un espoir
par le sêmêion**

19 mars 2019²

Ce qui est caractéristique des signes, quels qu'ils soient, c'est d'être mis pour les pensées et les choses, de leur servir de substitut. Or comment rapprocher les trois sommets du triangle langage-esprit-choses si l'on insiste d'emblée sur la nécessité de recourir, pour y parvenir, à des signes ? Pour mesurer la difficulté (notamment pour un réaliste), le cours s'est attaché à relire le *Cratyle*, à travers notamment les mises en garde et interprétations récentes portant sur les efforts que fait Socrate pour tâcher de trancher (en vain) entre la naturalité essentielle du langage (Cratyle) et le caractère conventionnel des mots (Hermogène). On a rappelé les arguments avancés permettant de conclure que, décidément, non, « connaître les noms, ce n'est pas connaître les choses », et qu'aucun déchiffrement, aussi philologique et cohérent soit-il, n'est indépendant d'un choix ontologique, car pour juger sans le langage de la véricité du langage, il faut avoir appris d'abord à connaître les réalités. De même, si réaliste qu'on soit – et Cratyle est bien forcé d'en convenir –, il y a lieu de faire une place à l'usage (*ethos*) dans la constitution des langues, et, par conséquent, à une convention (*sunthéké*) (*Cratyle*, 434e). Constats certes un peu déconçus que les signes sont nécessaires, car, sauf en rêve (voir Swift, les *Voyages de Gulliver*), il n'est pas de langage qui soit directement et sans médiation aucune celui, d'abord, des choses ou des objets, même s'il y a bien aussi une forme d'espoir placé *in fine* dans le sêmêion – annonçant les développements de la théorie du *logos* du *Théétète* et du *Sophiste* –, inscrit dans la démarche du philosophe, conçue comme enquête (plutôt que raisonnement) dialectique (en quête de vérité), qui devrait permettre d'explicitier, en articulant le caractère éidétique de l'être intelligible et l'iconicité du sensible, comment se définissent les individualités du réel et du discours. Et, pour finir, *une bonne nouvelle* :

Bah ! Savoir comment il faut apprendre ou découvrir les êtres, peut-être est-ce là trop lourde tâche pour toi et moi ! C'est déjà beau de reconnaître qu'il ne faut pas partir des noms, et qu'il vaut beaucoup mieux apprendre et rechercher les choses elles-mêmes en partant d'elles-mêmes qu'en partant des noms. (*Cratyle*, 439b4-8³)

Autant dire que si Socrate a raison, nous n'avons aucune raison de redouter une dilution du monde dans le langage. Le cours s'est terminé en rappelant le passage des *Réfutations sophistiques* (165a6-13), dans lequel Aristote 1) rappelle l'importance du caractère incontournable du triangle langage-esprit-monde, 2) présente une première image des rapports entre les mots et les choses qui va vite devenir un modèle du langage humain : à savoir que celui-ci fonctionne non pas comme image mais comme instrument de classification des choses ; s'il n'y a pas une correspondance ou un parallélisme terme à terme entre les mots, la pensée et les choses, on doit néanmoins pouvoir trouver entre eux, une structure isomorphique. 3) Le propre du langage humain est, par rapport aux autres langages, de privilégier, parmi les signes, les symboles.

2. Voir : <https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2019-03-19-10h00.htm>.

3. PLATON, *Cratyle*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1998, p. 187.

Cours 3 – Les antécédents médiévaux de la sémiotique (1) : Peirce ou comment s’inspirer des médiévaux pour procéder à une sémiotisation de la pensée et, en retour, à une mentalisation des signes ?

26 mars 2019⁴

On a tiré les leçons du cours précédent et rappelé l’apport, mais aussi les limites de l’étymologie pour la compréhension du langage et des signes : réflexion présente dans le *Cratyle*, qu’on retrouvera, chez Abélard et au XII^e siècle : le langage ne donne pas le réel d’un coup ; entre la chose et l’idée vient en tiers le sens des mots. S’agissant d’Aristote, on a aussi rappelé sa distinction entre signe et symbole qui permet 1) de distinguer registres animal et humain (indissociable de l’inscription sociale et politique des relations humaines fondée sur la *philia*, dont le langage est le ciment ; 2) d’élargir les champs de recherche, celui du symbole étant réinvesti du côté du signe *linguistique* (d’où la triple lecture qu’en fera le Moyen Âge à partir notamment de Boèce : signes parlés, signes écrits, expression de l’âme, avec insistance sur la logique, le raisonnement, le syllogisme, sur l’espace de la *connaissance*). Quant aux signes, ils gardent toute leur place dans la rhétorique, la poétique, la physiognomie, mais aussi dans la structure des enthymèmes ou de certaines figures du syllogisme et dans la manière dont ils participent de ces modes de l’inférence que sont l’induction ou l’abduction. Le privilège accordé aux signes *linguistiques* n’est pas anodin : un langage de choses serait vain. En utilisant les mots, comme des « symboles » des choses, on les définit dans les termes d’une relation de renvoi à la réalité, non de parallélisme strict ou de symétrie parfaite, mais d’une relation qui relie un à plusieurs, et non un à un, un seul et même nom à une *pluralité* de choses. D’où la fonction taxinomique du langage humain qui relève, non des mots, mais de nos capacités cognitives, logiques ou rationnelles. Mots et pensées ne sont donc jamais dissociés du monde : sémiotique et ontologie sont tout un. D’où le double rôle des catégories, de ces *logoi*, autant de « définitions », bref, d’« intermédiaires » entre les mots et les choses. Enfin, *signifier* quelque chose d’*unique* est nécessaire pour qu’un *logos* soit possible : « ne pas signifier une chose unique, c’est ne rien signifier du tout » (*Met.*, IV, 1006b7). Le schème est bien ternaire : langage-pensée-réalité. C’est ce schème qui va organiser les discussions médiévales, et dont va s’inspirer Peirce, le fondateur de la sémiotique. En faisant déjà quelques escapades du côté d’Abélard, d’Ockham et de Duns Scot, on a montré pourquoi Peirce trouve chez eux un élargissement possible de la logique et de ses instruments : intentions secondes et *suppositio*. Peut alors prendre forme une analyse *logique* (et non psychologiste) des produits de la pensée, car on peut traiter les symboles comme des signes ou termes logiques, en centrant l’analyse, non plus sur ce qu’ils *sont*, à savoir, « peut-être des sons, des marques, des états ou images mentales », en un mot des « intentions de l’âme⁵ », mais sur l’*usage* qu’on en fait en formant des énoncés sur des choses qu’ils *ne sont pas* et en étendant aussi l’analyse à ce qui est *virtualiter* et *habitualiter*. On a précisé le rôle du modèle scolastique dans l’analyse de la relation-signe, et comment Peirce y trouve les moyens d’une sémiotisation radicale du mental (la pensée est un signe et en signes), mais en retour

4. Voir : <https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2019-03-26-10h00.htm>.

5. E. MOODY, *Truth and Consequence in Medieval Logic*, Amsterdam, North Holland, 1953, p. 18.

aussi, d'une mentalisation irréductible (ou « triadique ») du signe : un signe est une chose reliée sous un certain aspect à un second signe, son *objet*, de telle manière qu'il mette toujours en relation une troisième chose, son *interprétant*, avec ce même objet, et ainsi de suite à *l'infini*.

Cours 4 – Les antécédents médiévaux de la sémiotique (2) : la pensée est-elle structurée comme un langage ? Du *verbum mentis* à *l'oratio mentalis*

2 avril 2019⁶

On avait terminé le cours précédent en montrant comment, parmi les scolastiques, Peirce hésitait, dans son analyse du meilleur modèle des signes, entre les terministes et les modistes : or cela n'est pas, du moins à première vue, sans poser problème, car on sait que les XIII^e et XIV^e siècles ont vu s'opposer, sur le terrain des signes et de la signification, « terministes » (Ockham) et « modistes » (Boèce et Martin de Dacie, Raoul le Breton, Siger de Courtrai, Thomas d'Erfurt, etc.) et que l'une des conséquences du terminisme aura été précisément de « raser » ces entités jugées superflues que sont les *modi significandi* (principe fondamental de construction dans la grammaire des modistes). Mais on a surtout insisté, à ce stade, sur ce qui pouvait l'attirer chez Ockham et sur ce qui constituait la force et l'originalité du *Venerabilis Inceptor* : une nouvelle définition de la logique ou encore le recours à l'instrument puissant de la *suppositio*, qui permet d'analyser la structure formelle du langage plutôt que d'hypostasier cette structure en une science de la réalité ou de l'esprit, son effort pour dissocier les deux, même si la logique s'entendra plus comme une *scientia rationalis* que comme une *scientia sermocinalis*. Surtout, avec Ockham, on peut désormais envisager les concepts eux-mêmes comme des signes et la pensée elle-même comme une « pensée-signe ». Car la pensée est structurée sur le mode d'un authentique langage naturel premier, d'un « discours mental », d'une « *oratio mentalis* », innovation qui anticipe maintes analyses contemporaines (voir l'hypothèse du « langage de la pensée » due à Jerry Fodor).

Alors que le langage était encore un pur *logos*, simple véhicule de la pensée allant, au travers des mots et antérieure à eux, aux choses, ou comme chez Saint-Augustin, un *verbum mentis*, restant *in fine* affecté par l'immatérielle *lumière* divine, plus *vision* que parole, et « antérieur à tous les signes », alors que chez Abélard, c'était encore le mot (le nom) qui signifiait (les intellections ne sauraient être des signes), avec Ockham, la pensée, ou le concept, est privilégiée pour la signification : elle n'est plus seulement identifiée à cela qui est signifié par les signes : elle est ce qui signifie. Ockham met le langage dans l'esprit, et c'est le concept, non le mot qui devient le premier porteur de la signification. Le cours s'est employé à rappeler pourquoi l'Antiquité gréco-latine (Platon, Aristote, Augustin) n'avait pas envisagé une telle approche, rappelé les variations dont les concepts de « signe », de « signification, de *verbum* et d'*oratio* avaient fait l'objet et montré comment, au XIII^e siècle, l'application de la notion de signe (dans sa fonction non plus d'indice sensible ou d'assimilation mais de représentation) commençait à se répandre (par exemple chez Guillaume d'Auvergne ou Roger Bacon), avant que ne s'impose la « grande controverse » dont parle Duns Scot au sujet du signifié des mots qui va

6. Voir : <https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2019-04-02-10h00.htm>.

opposer les terministes et les modistes ou « grammairiens spéculatifs », dont on a commencé à présenter les principaux arguments (en partie présents déjà chez Abélard) en faveur d'une sorte de « retour aux choses mêmes » et d'une approche réaliste plutôt que nominaliste des signes et de la signification.

**Cours 5 – Les antécédents médiévaux de la sémiotique (3) :
la sémiotique réaliste face au choix difficile entre *oratio mentalis*
et *enunciatio in mente***

9 avril 2019⁷

Pour mieux faire comprendre l'hostilité d'Abélard tant au nominalisme « vocaliste » (Roscelin) qu'à plusieurs formes extrêmes de réalisme (G. de Champeaux), on a précisé sa théorie du *dictum*, ou « *quasi-res propositionis* » (ni une chose, ni une intellection, sans être non plus rien du tout), puis le concept de *status* (pas davantage « une chose », ou une « essence »), ce qui ne les empêche pas d'être tous deux au *fondement* de la vérité et de la réalité, car ils sont ce qui cause l'imposition de nos universels. Originalité et fécondité d'une telle approche davantage « non réaliste » (Jolivet), que nominaliste, permettant d'envisager une sémiotique authentiquement « réaliste ». Puis on a détaillé les principes de la *Grammatica speculativa*. Pour les modistes (Jean et Boèce de Dacie, Thomas d'Erfurt, Duns Scot), il faut procurer à la grammaire l'universalité requise par toute science (Aristote) et absente des langues particulières. Si les modes de signifier (*modi significandi*), qui déterminent les règles de la constructibilité des parties du discours, la grammaticalité (ou rection) et la complétude des phrases, se manifestent au niveau du langage, leurs racines se prolongent dans la psychologie et l'ontologie. Il y a une homologie entre les modes d'être (*modi essendi*), les modes de connaître (*modi intelligendi*) et les modes de signifier (*modi significandi*), qui donne sa cohérence au système. De plus, les mots signifient *les choses*, même si les idées sont médiatrices entre les uns et les autres. Ainsi, tout en ayant sa consistance propre, le langage, au-delà des langues particulières, est universel par sa connexion intime avec la pensée et l'être. Hiérarchisation intéressante qui permet de parler d'un « réalisme propositionnel » : le mode de signifier des parties du discours dépend du mode d'être des choses et de leur mode d'intellection.

Le cours s'est alors attaché à montrer le bien fondé des tiraillements peirciens entre terministes et modistes : intérêt du formalisme ockhamien, certes économe en termes d'engagement ontologique, mais qui ne lève pas tout risque de psychologisme (voir la théorie du *fictum* ou même de l'acte d'intellection), ni de réductionnisme, et qui manque d'amplitude pour qui veut entendre la logique aussi comme un art de juger. Force, voire supériorité du modèle scotiste de l'*enunciatio in mente* sur l'*interpretatio* comme sur l'*oratio mentalis* qui ne peut se comprendre que sur fond de métaphysique et d'ontologie et d'une ontologie, qui, grâce à la clé de voûte du système qu'est la distinction formelle, permet au Docteur Subtil d'être réaliste *sans* être platonicien. Le signifié propositionnel n'est pas une entité extra-mentale complexe existant « à part » ou « en plus » des choses sur lesquelles porte la proposition. C'est un contenu cognitif complexe (et naturel, ne nécessitant aucune illumination divine), un *esse objectivum* (en termes contemporains, un vérificateur (*truthmaker*) toujours dépendant d'un acte mental (et par suite, d'un intellect),

7. Voir : <https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2019-04-09-10h00.htm>.

capable de produire des *objets intentionnels* et *fondé* sur ou *motivé* par la structure métaphysique de la réalité et assurant l'accès cognitif à l'essence des choses. C'est cela qui fascine Peirce chez Duns Scot, le premier, selon lui, à énoncer de façon cohérente la position réaliste (« le réel est ce qui signifie quelque chose de réel »), et à la développer dans tous ses aspects, sémiotiques, épistémologiques et métaphysiques dont on a donné pour finir, quelques illustrations.

Cours 6 – Les antécédents modernes de la sémiotique (1) : le nominalisme réaliste de George Berkeley

18 avril 2019⁸

On a pu voir comment, dans l'histoire médiévale, la réflexion sur les signes n'a pas toujours suivi un cadre nominaliste, et que maints auteurs ont déjà entrevu une alliance possible entre sémiotique et réalisme. En abordant la période moderne, on a commencé à montrer comment, ici encore, même si la réflexion sur les signes est souvent allée de pair avec le nominalisme (Locke, Hobbes, Condillac), nombre d'approches se sont plutôt inscrites dans une perspective réaliste. Cela n'avait pas échappé à Peirce qui tenait notamment Berkeley (mais aussi, on le verra l'an prochain, Thomas Reid) pour l'un de ses inspirateurs. On a donc présenté les nombreux textes où Berkeley met l'accent sur la fécondité d'une analyse des signes, qu'il inscrit dans un vaste horizon, largement tributaire d'une conception originale des idées et de la perception. La construction de l'objet perçu ressortit plus à l'activité sémiotique qu'au raisonnement. Il faut distinguer le géométrique (modèle mécaniste) et le perceptif, souligner l'hétérogénéité du sensible en élaborant une sémiotique multifactorielle visuelle et tactile. Sémiotique, en effet, car si le lien entre signes visuels et tangibles est certes conçu en référence avec le signe linguistique et, parallèlement, selon le rapport entre mots et pensées, il l'est aussi en termes de médiation entre les divers sens, et au premier rang, du toucher et de la vision, lesquels s'ordonnent selon un rapport complexe de symbolisation qui relève plus de la convention que de l'arbitraire du signe (Saussure) : car c'est l'habitude, ou encore l'expérience, qui permettent, une fois le signe donné, d'aller à la chose signifiée. Enfin, dans cette sémiotique, le toucher et le corps jouent un grand rôle, de même que l'imagination qui permet le passage à la symbolisation et au schématisme. Cette sémiotique visuelle nous apprend qu'à la relation classique, « vulgaire », de causalité, il faut substituer celle « seule réelle, d'une stricte vérité philosophique » de signe à la chose signifiée. On a analysé comment Berkeley passe ainsi de la sémiotique tactile et visuelle au langage ou à la grammaire puis au « langage universel de la nature », celui que Dieu nous parle. En faisant de l'univers sensible une grammaire où se lit une visible unité de plan et de dessein, Berkeley réussit à mêler nature et universalité. Le bref exposé de la sémiotique berkeleyenne permet de comprendre l'éloge et les critiques que Peirce lui adresse. L'éloge porte sur 1) le statut décisif que prend le signe dans la manière de concevoir les rapports entre la pensée et le réel : le reproche d'idéalisme est infondé ; ce à quoi nous pensons ne peut être d'une nature différente de la pensée elle-même. Les idées sont des signes d'autres idées, ce sont des signes de signes ; 2) l'excellente analyse des conditions mêmes de la signification ; 3) la conception correcte du mental : contrairement à Locke ou à Hobbes, Berkeley ne

8. Voir : <https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/course-2019-04-16-10h00.htm>.

parle pas de discours mental. La discursivité n'apparaît qu'avec le langage qui permet d'inscrire les idées dans un jeu de relations, fruit d'une convention partagée, dont la stabilité est garantie par l'usage qui s'enracine dans une communauté d'expérience ; 4) sa prise au sérieux d'un certain vague irréductible des signes ; 5) sa description des signes comme des habitudes d'action. Les réserves visent pour l'essentiel le nominalisme de Berkeley qui passe, pour cette raison même, d'une conception qui eût pu être triadique de la signification à une conception dyadique, où l'on va directement de l'idée-signe à l'idée-signifiée, qui seule, finalement, compte. Le diagnostic est juste : la philosophie de Berkeley, notamment en son aspect apologétique, suit bien cette voie ; le signe n'a finalement de sens que parce qu'il exprime plus qu'il ne signifie, et peut être lu (sans être interprété) dans les termes du langage (de la « grammaire » dit la *Siris*) de la Nature, et enfin dans le langage de l'Auteur de la Nature. Pour qui voit dans la triadicité de la relation-signe et dans le caractère non clos et non circulaire de la relation deux caractères essentiels à toute sémiotique, cela est rédhibitoire.

On poursuivra l'an prochain l'enquête, en revenant sur certaines étapes marquantes de l'histoire moderne, puis en présentant plus en détail les acquis de la sémiotique ontologique et réaliste peircienne, avant de montrer pourquoi elle a pu servir à son tour d'inspiration à nombre d'auteurs récents et peut enfin et surtout constituer un modèle à même de répondre aux impasses où nous ont conduits les différents tournants du XX^e siècle.

SÉMINAIRE-COLLOQUE – LES PRINCIPES MÉTAPHYSIQUES

Le séminaire-colloque, qui s'est tenu les 2 et 3 octobre 2018, a réuni les orateurs suivants : Sophie Berlioz (institut Jean-Nicod), Guillaume Bucchioni (Aix-Marseille Université), Alexandre Declos (Collège de France), Filipe Drapeau Contim (université de Rennes), Vincent Grandjean (université de Neuchâtel), Jean-Baptiste Guillon (Collège de France), Raphaël Künstler (université de Toulouse) Baptiste Le Bihan (université de Genève), Grégoire Lefftz (université Paris IV-Sorbonne), Jean-Maurice Monnoyer (Aix-Marseille Université), Sébastien Motta (université de Nantes), Frédéric Nef (institut Jean-Nicod/EHESS), Isabelle Pariente (Aix-Marseille Université), Sébastien Richard (Université libre de Bruxelles), Pierre Saint-Germier (université d'Aarhus), Claudine Tiercelin (Collège de France)⁹.

La métaphysique, depuis Aristote, a été comprise comme la science des « premiers principes ». Si l'histoire de la discipline donne à voir des exemples de ce que pourraient être ces derniers (principe de non-contradiction, principe de raison suffisante, etc.), reste à déterminer plus précisément ce qu'est un principe métaphysique. S'agit-il d'une vérité générale ou fondamentale concernant l'ameublement ou la structure de la réalité ? Faut-il plutôt y voir une connaissance intuitive et non-inférentielle à propos du monde ? En quoi les principes métaphysiques se distinguent-ils des principes logiques, mathématiques, ou théologiques ?

Lors de cet événement, on a choisi de revenir sur le statut des vérités métaphysiques « principiellles », afin de déterminer en quoi elles consistent et comment elles peuvent être connues. Nous avons également tenté de déterminer s'il existe des

9. Voir : <https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2018-2019.htm>.

« axiomes » en métaphysique, voire s'il peut en exister qui soient spécifiquement métaphysiques. Enfin, on a interrogé la distinction entre la fondation épistémologique de la métaphysique et la fondation ontologique, c'est-à-dire les principes qui conditionnent la connaissance métaphysique et les principes qui conditionnent la réalité elle-même.

De manière transversale ou *via* des études de cas plus spécifiques, ce colloque a tâché de déterminer quels sont, dans la tradition comme dans la philosophie contemporaine, les candidats sérieux au titre de « principes métaphysiques ».

COLLOQUE – ÉPISTÉMOLOGIE SOCIALE : AUTOUR DE JOHN GRECO

Ce colloque, organisé dans le cadre du programme PSL, « Knowledge first social epistemology », conduit par Claudine Tiercelin (Collège de France) et Pascal Engel (EHESS), a réuni le 9 mai 2019 les meilleurs spécialistes d'épistémologie sociale, dont Anne Meylan (université de Zurich), Mikkel Gerken (university of Southern Denmark), Benoît Gaultier (université de Zurich), et John Greco (Saint Louis University)¹⁰. Il s'est tenu dans les locaux de la fondation Hugot du Collège de France.

RECHERCHE

Claudine Tiercelin a poursuivi ses activités dans le cadre de la chaire, en continuant à développer intensément les activités de ses deux groupes de recherche. Elle a aussi été très sollicitée par ses activités liées à son élection à l'Académie des sciences morales et politiques¹¹, ainsi que, sur le plan international, par ses activités comme membre du comité de la section « Philosophy, theology, and religious studies » de l'Academia Europea (dont elle est membre depuis 2012)¹².

COOPÉRATIONS ET PROJETS EN ÉQUIPE

La chaire a continué à déployer une activité soutenue, au cours de l'année 2018-2019, en matière de coopération et de mise en place de nouveaux projets d'équipe. En premier lieu, le travail d'édition de la collection numérique « Philosophie de la connaissance au Collège de France » (<https://books.openedition.org/cdf/1420>) a été poursuivi. Un ouvrage sur *Les Principes métaphysiques* a été préparé sous la direction d'Alexandre Declos et de Jean-Baptiste Guillon¹³. La chaire a également poursuivi plusieurs partenariats. Le colloque « épistémologie sociale : autour de John Greco » a été organisé dans le cadre du programme PSL, « Knowledge first social epistemology », conduit par Claudine Tiercelin (Collège de France) et Pascal Engel (EHESS). Un partenariat a également été amorcé avec l'université Complutense de Madrid, donnant lieu à l'invitation de Javier Cumpa pour une

10. Voir : https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2018-2019_1.htm.

11. Voir : https://academiesciencesmoralesetpolitiques.fr/membres-titulaires/section-i-philosophie-2/claudine-tiercelin/?fbclid=IwAR1Smyc7hcqxQpxJ_KVBynHHA5jj44QX3-Dsm_7XSHG5wsgWyxM6cS_bp0g.

12. Voir : https://www.ae-info.org/ae/Member/Tiercelin_Claudine.

13. Voir : <https://books.openedition.org/cdf/7845>.

conférence au Collège de France, le 7 mai 2019 ; et à la tenue d'un *workshop* à l'université Complutense de Madrid, le 30 mai 2019, auquel Alexandre Declos et Jean-Baptiste Guillon ont participé.

ACTIVITÉS DES GROUPES D'ÉTUDES RATTACHÉS À LA CHAIRE

Activités du GEM (Groupe d'études en métaphysique)

La chaire a particulièrement mis l'accent cette année sur la poursuite des activités du GEM, placé sous la codirection d'Alexandre Declos et de Jean-Baptiste Guillon. Le séminaire-colloque sur « Les principes métaphysiques » a poursuivi les réflexions entreprises dans les ateliers du GEM durant l'année 2017-2018, et les actes ont été préparés pour publication dans la collection numérique de la chaire « Philosophie de la connaissance ». Le Groupe d'études en métaphysique s'est réuni régulièrement en 2018-2019, avec des ateliers sur le thème de l'année rassemblant chaque fois deux conférenciers :

- 8 novembre 2018 : Vincent Grandjean (université de Neuchâtel), « How is the asymmetry between the open future and the fixed past to be characterized? » et Muriel Cahen (IJN), « Perdurantisme et théorie du bloc en expansion » ;
- 1^{er} février 2019 : Guillaume Bucchioni (Aix-Marseille Université), « Les modes d'être et la persistance » et Vincent Clos (université de Rennes 1), « Le parallèle entre temps et modalité » ;
- 22 mars 2019 : David Hyder (université d'Ottawa), « A causal theory of time » et Frédéric Nef (EHESS-IJN), « L'irréelle réalité du temps dans le fragmentalisme de Kit Fine » ;
- 27 juin 2019 : Alexandre Declos, « In defense of an old theory » et Jean-Maurice Monnoyer : « Permanentisme et temporalité ».

Une conférence exceptionnelle a également eu lieu le 7 mai 2019. Javier Cumpa (université Complutense de Madrid) est venu présenter ses travaux récents sur la métaphysique des propriétés dans le cadre du GEM. Un résumé et l'enregistrement audio de sa conférence sont disponibles sur le site internet du Collège de France : <https://www.college-de-france.fr/site/metaphysique-philosophie-connaissance/Conference-donnee-au-College-de-France-le-17-mai-2019-Naturalistic-Neutralism-Audio.htm>.

Activités du GRÉ (Groupe de recherche en épistémologie)

Un *workshop* d'épistémologie a eu lieu le 11 septembre 2018, réunissant B. Gaultier (université de Zurich), J. Dutant (King's College), A. Logins (université de Fribourg) et J. Vollet (FNS/université d'Hambourg)¹⁴. Le GRÉ a également contribué à l'organisation de la conférence de Catherine Elgin (université de Harvard), professeur invitée, le 8 février 2019. Cette dernière a présenté ses travaux récents en épistémologie, et en particulier son dernier ouvrage, *True Enough* (MIT Press, 2017). Un résumé et l'enregistrement audio de sa conférence sont disponibles sur le site internet du Collège de France : <https://www.college-de-france.fr/site/>

14. Voir la page du GRÉ sur le site internet du Collège de France : <https://www.college-de-france.fr/site/metaphysique-philosophie-connaissance/Activites.htm>.

claudine-tiercelin/conference-2019-02-08-16h00.htm. Certains membres du GRE ont également participé au colloque « Épistémologie sociale : autour de John Greco », le 9 mai 2019.

ACTIVITÉS DES MAÎTRES DE CONFÉRENCES RATTACHÉS À LA CHAIRE

Jean-Jacques Rosat, maître de conférences honoraire, rattaché à la chaire à titre bénévole, a consacré l'essentiel de ses activités à la collection de livres numériques « Philosophie de la connaissance ¹⁵ », dont il est le directeur éditorial.

Alexandre Declos, maître de conférences, a poursuivi plusieurs projets de recherche, sur la fondation métaphysique, la philosophie de Nelson Goodman, et le pluralisme ontologique, qui ont donné lieu à plusieurs publications, et a participé à sept colloques, en France et à l'étranger. Il a poursuivi la coordination des activités du Groupe d'études en métaphysique. Il a également supervisé l'organisation des conférences de Catherine Elgin et Javier Cumpa, ainsi que du colloque international sur les « Principes métaphysiques ». Alexandre Declos a aussi entrepris avec Jean-Baptiste Guillon le projet d'édition numérique des actes de ce colloque pour la collection numérique de la chaire « Philosophie de la connaissance ».

PUBLICATIONS

Sont indiquées ici les publications de C. Tiercelin, ainsi que celles de l'équipe (A. Declos, J.-J. Rosat, maîtres de conférence rattachés à la chaire en 2018-2019), du co-directeur du Groupe d'études en métaphysique (Jean-Baptiste Guillon, ancien ATER/maître de conférences rattaché à la chaire), et des deux directeurs scientifiques du Groupe de recherche en épistémologie (J. Vollet et B. Gaultier).

LIVRES

TIERCELIN C., *Pragmatism and Vagueness: The Venetian Lectures*, éd. de G. TUZET, Milan, Mimesis International, 2019.

ARTICLES

TIERCELIN C., « The economy of research and the proper defense of knowledge and intellectual virtues », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 54, n° 2, 2018, p. 183-207, <https://doi.org/10.2979/trancharpeirsoc.54.2.04>.

TIERCELIN C., « Comment situer l'esprit dans la nature ? », in P. DESCOLA (dir.), *Les Natures en questions*, Paris, Collège de France/Odile Jacob, coll. « Colloques de rentrée », 2018, p. 227-253.

TIERCELIN C., « Et si nous considérions l'abduction comme un sentiment épistémique ? », in R. CLOT-GOUDARD, V. HUYS et D. VERNANT (dir.), *L'Abduction*, Paris, Vrin, coll. « Recherches sur la philosophie et le langage », 2018, p. 81-95.

TIERCELIN C., « En dialogue avec l'histoire », entretien avec S. Levesque, *Le Cygne noir*, n° 6, 2018, <http://www.revuecygnoir.org/numero/article/tiercelin-entretien>.

15. Voir : <https://books.openedition.org/cdf/1420>.

TIERCELIN C., « Plaidoyer en faveur de l'essentialisme » (texte lu lors de la séance du 17 mars 2018), in C. TIERCELIN (dir.), *Plaidoyer en faveur de l'essentialisme*, *Bulletin de la société française de philosophie*, n° 2018/2, 2018.

TIERCELIN C., « Entretien avec Anne-Emmanuelle Monnier », *L'Éléphant*, n° 25, 2019, p. 14-16. <https://lelephant-larevue.fr/numero/?n=25>.

TIERCELIN C., « La métaphysique est nécessaire », in A. WALD LASOWSKI (dir.), *Panorama de la pensée d'aujourd'hui*, t. 2, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2019.

TIERCELIN C., « Notice sur la vie et les travaux de Jean Mesnard », discours d'installation au fauteuil de Jean Mesnard, Académie des sciences morales et politiques, 2019, <https://academisciencismoralesetpolitiques.fr/2019/05/27/notice-sur-la-vie-et-les-travaux-de-jean-mesnard/>.

DECLOS A., « Goodman's many-worlds », *Journal for the History of Analytical Philosophy*, vol. 7, n° 6, 2019, <https://doi.org/10.15173/jhap.v7i6.3827>.

DECLOS A., « Fact, fiction, and virtual worlds », in R. POUVET et V. GRANATA (dir.), *Epistemology of Aesthetics*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019.

GAULTIER B., « Bourdieu, la nature de l'activité intellectuelle et ce que la sociologie peut apporter à la philosophie (et réciproquement) », in L. PINTO (dir.), *La Construction d'objet*, Paris, CNRS Éditions, 2019.

GAULTIER B., « Comment défendre l'anti-pragmatisme de Clifford à propos des croyances en général et des croyances religieuses en particulier », *ThéoRèmes*, n° 13, 2019.

GAULTIER B., « On the alleged normative significance of a Platitude », *Ratio*, vol. 32, n° 1, 2019, p. 42-52.

GAULTIER B., « De Cambridge à Canberra, et retour : élucider ou connaître les essences ? », *Klesis*, n° 43, 2019.

GAULTIER B., traduction de R. POPKIN, *History of Scepticism. From Savonarole to Bayle*, augmentée de quatre articles de l'auteur : *Histoire du scepticisme. De la fin du Moyen Âge à l'aube du XIX^e siècle*, Marseille, Agone, 2019.

GUILLON J.-B., « Coincidence as parthood », *Synthese*, n° 198, 2021, <https://doi.org/10.1007/s11229-019-02105-z> (publication numérique en 2019).

ROSAT J.-J., « La post-vérité : une maladie intellectuelle guérissable », in M. HOLZEM (dir.), *Les Sciences contre la post-vérité*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2019.

VOLLET J.-H., « The warrant account and the prominence of 'know' », *Logos & Episteme*, vol. 9, n° 4, 2018, p. 467-483.